

A propos de la glossolalie d'Elise Muller, et des linguistes, psychologues, qui s'y intéressèrent.

Mireille Cifali

De loin en loin, la glossolalie de Catherine Elise Muller me déroute, de mes tâches quotidiennes (Cifali, 1980,1983,1988). Ce détour, je le dois à Michel de Certeau et aux historiens de la linguistique. Je souhaite ici interroger l'intérêt de plusieurs savants, en particulier Victor Henry, pour les productions langagières d'Elise. Qu'ont-ils risqué en essayant de les théoriser ? Quels pièges pour eux ? Dans cette production que certains n'hésitent pas à qualifier de " délirante ", comment le sérieux de la science a-t-il résisté ? Ce texte se compose de six tableaux, juxtaposés.

Tableau 1 Avant-scène

Posons d'emblée deux scènes, où un personnage se met à " parler en langues ". Dans la première, il s'agit d'Elise Muller, alias Hélène Smith, personnage central de l'ouvrage de Théodore Flournoy, *Des Indes à la Planète Mars* (1901). Son parler martien¹ est l'objet du livre de Victor Henry (1901). La seconde relate des faits de langue qui sont rapportés par Frédéric Myers².

Ouvrons ainsi la scène du " parler en langues " dans une production spirite, et des dialogues qui l'entourent. Le 26 mai 1895, Elise prononce les premiers mots d'une langue étrangère, et voici comment sa tentative - relatée par Auguste Lemaître (A.L.) - est accueillie :

" A 8 h 50, Mademoiselle éprouve un battement de cœur que, dit-elle, elle n'a jamais ressenti. En même temps, il y a chez elle allochirie, mais elle distingue parfaitement les jetons de diverses couleurs que lui présente M. Flournoy. Des pieds à la tête, Mademoiselle éprouve un tremblement inconnu. La table manifeste le désir de parler et Mademoiselle un peu fatiguée me (A.L.) demande d'épeler. Nous obtenons: *Koos*... Est-ce du hongrois ? (Table :) Oui. Nouveau signe de la table; j'(A.L.) épelle *Oluu*... et après un court silence : *opoq*... Est-ce que ce sont trois mots ? (Table :) Oui. Elle continue: *Unly*. Cette phrase: "*Koos oluu opoq unly*" a-t-elle un sens ? (Table): Oui. Est-ce Léopold qui l'a dictée ? Oui. Est-il seul ? Oui. La phrase est-elle adressée à Mademoiselle ? Oui. Avons-nous trop de lumière ? Oui. Nous baissons la lampe. Mademoiselle aura-t-elle une vision ? Oui. Se rapportant à une personne présente ? Oui. ”³

Deuxième scène : un échange de questions et de réponses que Myers décrit dans les " Automatic Writing " en 1885. Il s'agit cette fois d'un monsieur :

¹ Voir également la revue *Langages* n°91, 1988; Jean-Jacques Courtine, "Des faux en langues?", *Le discours analytique*, 6 mars 1983.

² Je les ai découverts en lisant Carl Gustav Jung dans son ouvrage *Psychologie et pathologie des phénomènes dits occultes*, paru en 1902 (Jung, 1973).

³ Archives privées des descendants d'A.Lemaître, Genève.

“ Question : Qu’est-ce que l’homme ? Réponse : *tefi hasl senle lies*. Question : est-ce une anagramme ? Réponse : Oui. Question : combien de mots contient-elle ? Réponse : Cinq. Quel est le premier mot ? Réponse : *See*. Question : Quel est le deuxième mot ? Réponse : *Epeee*. Question : *See?* Faut-il que j’interprète moi-même ? Réponse : Essaie. ” (Jung, [1902] 1973), p: 176)

Tableau II Le sérieux et les savants. Point de vue des linguistes et des psychologues

Autour des langues d’Elise Catherine Muller - les sanscrit, martien, ultra-martien, etc. - existe une correspondance entre les savants de l’époque, qu’a publiée le petit-fils de Théodore Flournoy, Olivier.

Les folichonneries

Ainsi au moment des épreuves de l’ouvrage *Des Indes à la Planète Mars*, dans une lettre du 15 octobre 1899, Ferdinand de Saussure - qui a contribué en première ligne à l’analyse du sanscrit d’Hélène Smith - s’exprime :

“ Puis je dois dire que plusieurs passages où je me trouvais imprimé m’arrêtaient : le jugement général que le temps m’avait permis de me former sur le "sanskrit" de Mlle Smith me faisait paraître inévitablement un peu ridicules les premiers essais où j’essayais encore d’entrer dans le détail, et de proposer des interprétations pour les mots inintelligibles qui émaillaient le texte. ” (Flournoy O., 19 , p: 205)

Mais dans une autre lettre, d’oct.-nov. 1899, il redit néanmoins son plaisir de s’initier au martien (Flournoy O., 1986, p: 206).

Le livre de Victor Henry étant publié en 1901, la réaction de Saussure ne se fait pas attendre. Voici ce qu’il écrit le 14 mai de la même année :

“ En ce qui concerne Victor Henry, j’espérais qu’il avait mis la main sur une vraie clef du *martien* avec son idée de le comparer au magyar. Son hypothèse me semblait d’autant plus intéressante que l’un des caractères principaux du martien, - la limitation à une petite gamme de timbres vocaliques - , n’a d’analogie que dans les idiomes dont fait partie le magyar (phénomène connu sous le nom "d’harmonie des voyelles".)

En fait - et c’est là ma désillusion -, M.Henry arrive uniquement à comparer le martien *mani "écrivur"* au hongrois *íromány "écriture"*, sans même un second exemple de coïncidence quelconque. Il se livre ensuite (à propos d’Esenal) à un vaste calembour polyglotte où, dans la supposition la plus favorable, le magyar ne pourrait intervenir que sous le couvert du mot français *Alexis*. (Pourquoi *Alexis*, personne ne le sait). Nous frisons vraiment la divagation pure. Dans ces conditions, vingt mille hypothèses seraient aussi faciles qu’une seule. Je suis étonné qu’il vous donne licence d’imprimer, car il a qqes bons amis à Paris qui pourraient bien s’amuser de l’histoire d’Alexis ” (Flournoy, 1986, p: 210).

Ferdinand de Saussure revient cependant très vite sur ce sévère jugement. Flournoy lui a entre temps répondu. Le 16 mai de Saussure rectifie en effet :

“ Je fais toute réparation à M. Henry. - Ayant prêté l'exemplaire que je vous dois d'Inde et Mars à une personne qui le détient encore, je n'avais pas pu me rafraîchir la mémoire sur l'identification terrestre d'Esenale, et j'ai eu tort de considérer le nom d'Alexis comme un simple pont à calembours arbitrairement imaginé. Merci de m'avoir signalé la chose. (...) Je ne sais trop si je ne dois pas m'accuser moi-même d'avoir été l'inspirateur indirect des folichonneries que vous écrit Henry, avec mon élucubration sur *a-tyé-yâ* "je vous bénis vous", qui présentait le même caractère de conjecture quasi-divagante, et qui a pu mettre cet excellent confrère en appétit en voyant que vous faisiez si large part à cette fantaisie - Il est vrai que je ne donnais la chose que comme illustration de ce qui avait *pu* se passer ça et là, dans mon opinion, et sans insister sur l'exemple ” (Flournoy, 1986, p: 210-211).

De Saussure poursuit néanmoins sa lettre en reprenant une nouvelle hypothèse sur *atyéyâ*, et finit par demander l'aide de Victor Henry, et son opinion sur son développement.

Cette tension entre “ le sérieux et la plaisanterie ” ne cesse à l'époque d'être reprise. Par exemple, Flournoy fait immédiatement - en 1901 - la recension du livre de Victor Henry dans les toutes nouvelles *Archives de psychologie*. En voici les termes :

“ Il est assez piquant, écrit-il, de voir un linguiste de profession consacrer un volume à l'analyse d'un idiome qui n'existe pas, ou qui du moins n'existe que dans l'imagination subconsciente d'une somnambule. Etait-il digne d'un savant sérieux, diront quelques esprits superficiels, de perdre ainsi son temps à scruter les divagations phonétiques d'un médium intrancé, et n'est-ce pas une gageure que de prétendre y retrouver les lois qui président à la création et aux transformations des langues réelles ? ” (Flournoy T., 1901, p: 99).

Evidemment Flournoy, comme il le souligne, est mal placé pour prendre la défense de l'auteur, lui qui a consacré tout un ouvrage aux productions de Mlle Smith. Il continue donc :

“ Le livre de M.Henry se défend fort bien tout seul. Si quelques-unes de ses étymologies semblent au premier abord factices ou alambiquées - l'auteur, en vrai savant, se garde du reste bien de prétendre à l'infailibilité, - on ne peut que lui donner raison dans l'ensemble et admirer sa perspicacité ” (Flournoy T., 1901, p: 99).

Il est donc à nouveau question de vrai savant, de divagation d'un médium, et de travail sérieux. Flournoy continue, et cela vaut la peine de l'écouter attentivement. Il a appris quelque chose de Victor Henry :

“ M.Henry a vu juste dans la genèse qu'il esquisse des mots martiens. D'abord les procédés de dérivation auxquels il recourt sont essentiellement des procédés

de rêve, où la logique consciente et raisonnable de l'état de veille n'a pour ainsi dire aucune part; ce trait, qui peut mettre en défiance le lecteur irréfléchi et lui donner parfois l'impression du "tiré par les cheveux", est ce qui rend au contraire les étymologies de M. Henry vraisemblables, souvent même évidentes, lorsqu'on se rappelle que tout le martien est précisément un produit onirique, une création somnambulique, un jeu à l'état de rêve" (Flournoy T., 1901, p: 99).

Flournoy et Henry sont donc d'accord : la production langagière d'Elise vient de son intérieur; comme un rêve, elle surgit de son inconscient subliminal. Les voilà rassurés et leur collaboration rendue bénéfique. Les deux sciences qu'ils représentent s'en trouvent ainsi renforcées d'arriver au même résultat. Selon les termes de Flournoy :

“ Cette confirmation réciproque, que se donnent ainsi deux méthodes aussi différentes et indépendantes l'une de l'autre que l'analyse psychologique et la linguistique, est assurément une des plus fortes garanties que l'on puisse exiger de l'exactitude de toutes deux ”.

Cette collaboration linguiste et psychologue a donc de l'avenir, puisqu'elle s'intéresse, écrit Théodore Flournoy pour terminer sa recension, “ au mécanisme subconscient de notre esprit et spécialement à la création des langues somnambuliques ” (Flournoy T., 1901, p: 100).

Des savants déçus

Henry risquait cependant de passer pour ridicule et d'être la risée de ses collègues. Comment se situe-t-il ? Très dignement, puis-je conclure à la lecture de son ouvrage. Impression d'honnêteté, de sérieux, de modestie et de courage. Il a cru avoir découvert un matériau et une expérience qui l'aideraient dans la résolution de ses questions de linguiste. En effet n'avait-il pas espéré en 1896, dans ses *Antinomies linguistiques*, que peut-être le sens élémentaire du langage se dégage “ brusquement ou pièce par pièce de quelque moi sous-jacent, mis à découvert dans un de ces états seconds que provoquent les expériences d'hypnotisme ”. Et voilà, que tandis qu'il exprime ce timide espoir, écrit-il,

“ d'éminents expérimentateurs, à mon insu, assistaient à l'éclosion d'une langue telle que je la souhaitais, mais telle aussi qu'elle m'apprêtait une déception. Mlle Hélène Smith est évidemment beaucoup trop instruite et trop cultivée, pour être restée l'intuitive que requerrait la reconstruction d'un langage primitif et spontané; son subconscient est encombré de trop de souvenirs conscients, linguistiques, littéraires, scolaires, pour laisser transparaître encore sous ce voile factice le confus et lointain souvenir des concordances mystérieuses du son et du sens qui créèrent la langue de nos premiers ancêtres. Il y faudrait, sinon un sujet qui n'eût jamais appris à parler, du moins une nature plus fruste, un cerveau beaucoup moins affiné. N'en désespérons pas : ces conditions peuvent se rencontrer demain; mais dans le cas présent elles nous font défaut. En fait, on l'a vu, Mlle Smith ne parle qu'avec ses propres souvenirs, immédiats (conscients) ou médiats (inconscients), jamais d'après ceux qui, remontant par atavisme les

généralisations disparues, iraient rejoindre les premiers anneaux de l'humanité parlante" (1896, rééd. 1987, p : 139).

Henry avait un espoir, il fut déçu; il mena consciencieusement son travail, mais n'obtint pas les réponses qu'il souhaitait. Théodore Flournoy écrit, en 1901, une suite à *des Indes à la Planète Mars* où il revient sur le livre de Victor Henry; il ne cesse de souligner sa propre incompetence en matière d'étymologie et de sémantique, et qualifie Henry de "savant linguiste, qui est en même temps un psychologue pénétrant" (Flournoy T., 1901, p: 143). Il exprime particulièrement son contentement que ce savant arrive aux mêmes conclusions que lui.

Qui est donc savant et qui ne l'est-il pas ? Cette question se pose aussi entre collègues, et pas seulement avec Elise. La science tente de démontrer que les langues d'Elise ne sont pas réelles, mais production de son intériorité. Sérieux au risque du délire, folichonnerie théorique au risque de la vérité.

Tableau III La science et le délire. Autour de la production d'une langue

Dans les premières années du siècle, paraissent plusieurs publications autour de la glossolalie, écrites par des auteurs proches de la psychanalyse. D'abord Carl-Gustav Jung dès 1902, dans *Psychologie et pathologie des phénomènes dits occultes*. Puis Alfons Maeder avec son article "La langue d'un aliéné. Analyse d'un cas de glossolalie" paru en 1910 dans les *Archives de psychologie*; Emil Lombard, *De la glossolalie chez les premiers chrétiens et des phénomènes similaires*, toujours en 1910 qui désigne la glossolalie comme un "esperanto mystique". Et puis Oscar Pfister, en 1912 *Die psychologische Enträtselung des religiösen Glossolalie und der automatischen Kryptographie*. D'une manière ou d'une autre, tous font référence au Président Schreber, à son délire, à sa langue. Étrange filiation qui nous mène évidemment à Freud (1911), puis à Lacan dans *Psychose* (1981) autour d'un délire paranoïaque.

Les psychanalystes ou psychologues s'intéressent donc aux créateurs de langue : à Elise Muller pour Flournoy; au Président Schreber pour Freud; à un aliéné qui est désigné par les initiales F.R. pour Maeder; à Hélène Preiswerk pour Jung. Tous ces personnages produisent des langues dans un délire où la science est mise en scène. Ils tentent de prouver scientifiquement ce qu'ils ressentent. À ces créateurs de langue, j'y associe sur ce même registre Frédéric Myers qui souhaite prouver l'immortalité de l'âme de manière scientifique à travers le spiritisme.

Ainsi Elise Muller veut attester de la réalité de ses phénomènes surnaturels. Comme elle ne peut pas ne pas y croire, elle a une certitude : ce qu'elle vit n'est pas simple hallucination. Schreber, à plus d'une reprise, se pose à lui-même la question d'une vérité, d'une objectivité scientifique, d'une connaissance apportée par sa contribution. L'un et l'autre attestent de l'existence d'âmes qui se réincarnent dans leurs corps. L'un et l'autre se battent pour garder une pensée qui soit la leur et qui ne soit pas soufflée par d'autres êtres imaginaires, ces "entre-je" comme les appelle si justement Lacan. Dieu - un médecin - sait tout, eux sont transparents, on lit leurs pensées.

Alors qu'Elise Muller et Schreber sont dans ce que la science appellerait le subjectif, l'imaginaire, ils reprennent à leur compte des tics, des procédures propres au regard d'une science positiviste. Ainsi, dès qu'Elise est laissée seule hors du regard des savants, elle recourt au procédé photographique pour attester de la vérité de l'essence divine de ses peintures; elle ne cesse de porter un regard critique sur ses productions. Schreber, lui aussi, invoque un discours de la science cohérent pour montrer qu'effectivement il apporte un bouleversement scientifique complet de la réalité quotidienne, du système religieux et de l'origine du monde. Ainsi proclament-ils quelque chose comme : " Vous pouvez dire qu'il y a hallucination visuelle ou auditive, pour beaucoup cela est exact, mais pas pour moi. Derrière ce que j'ai vécu gît une vérité qui dépasse la simple illusion perceptive ou auditive. " Schreber va jusqu'à faire sienne l'explication psychiatrique à son propos, jusqu'à reprendre l'argument selon lequel les délirants croient à leur délire et qu'il n'est point possible de les en dissuader; il a bien entendu : pour beaucoup cela est, mais pas pour ses expériences miraculeuses, pas pour cette transformation féminine de son corps. Myers est dans la même procédure. À chaque fois ils en appellent aux figures scientifiques, leur demandent parfois même d'assister à leur mort pour vérifier l'exactitude de leurs déclarations.

Nous sommes à la jointure du rationnel et de l'irrationnel. Collusion, mélange : on se sert de l'un pour prouver l'existence l'autre. Rencontre de la science et du psychisme, de la science et de l'inconscient. Schreber et Myers échouent sur le plan scientifique, mais attestent bel et bien l'efficacité de l'inconscient, de l'irrationnel, touchent avec leur construction le fonctionnement du psychisme, la bisexualité de l'humain, l'être femme pour un homme, l'être homme pour une femme, l'impossible perte - l'un *et* l'autre -, le rapport à la langue, à la mort. Tout est là, mais avec cette discordance radicale entre le subjectif et l'objectif; nous ne pouvons nous empêcher de sourire quand on les entend valider leur délire par un regard scientifique. Ils veulent eux aussi prouver. Ils se placent sur le terrain d'une rivalité de savoir, et c'est aux scientifiques qu'ils s'adressent.

La science veut, elle, prouver qu'ils délirent. Eux utilisent la science dans leur délire pour prouver l'existence de leur réalité. Maeder dit ainsi de son délirant qui s'en va dans un pays imaginaire appelé Salisjeur : " Il prononce de longs monologues, s'entretient à haute voix avec ses ennemis et amis imaginaires; il écrit et remplit des cahiers. Mais on ne comprend rien à sa langue, pas plus écrite que parlée, et pourtant il est facile d'y reconnaître de temps en temps des mots français ou allemands connus ". Et Maeder d'ajouter : " L'instruction, la science doit être un objet d'envie chez cet ignorant, chez ce pauvre raté qui est fils et frère d'instituteurs. La Salisjeur est riche en termes qui s'y rapporte " En effet " cette soif de science se traduit également dans le caractère abstrait et pseudo-savant d'une foule de mots ", ajoute-t-il, et il en donne des exemples qui le conduit à faire référence, au sujet d'une grammaire imparfaite, au président Schreber (Maeder, 1910, p: 212).

Quelle caricature nous renvoient-ils ces personnages ? Car rien n'est plus sérieux que leurs allégations, rien ne ressemble plus à un discours scientifique que leur proposition, et rien n'en est plus éloigné. Utiliser la photographie pour prouver l'origine divine de sa peinture pour Elise, argumenter de l'objectivité des phénomènes sur son

propre corps pour Schreber, ou utiliser l'appareillage scientifique pour récolter des "histoires à dormir debout" pour Myers, telle est à chaque fois la malice d'une pensée qui frôle effectivement la vérité, mais une vérité tout autre que celle que pourrait valider la science.

Comme l'assurait Michel de Certeau (1980), il n'y a pas de glossolalie sans contexte, sans communauté. Ici nous avons la rencontre entre des croyants et des savants. Et c'est une lutte pour savoir qui a raison. Un dialogue de sourds. Les uns affirment : " C'est réel, cela existe, vous pouvez venir vérifier, nous le prouverons avec vos méthodes ", alors que les scientifiques ne cessent d'écrire : " C'est votre délire, juste de l'infantile, comme un rêve; c'est de l'hallucination, une création subliminale. "

Tableau IV L'origine

Il y avait une question à laquelle les savants ne pouvaient échapper. Pourquoi ont-ils, ces médiums, ces délirants, besoin de créer une langue, de parler une langue dont ils veulent nous faire croire qu'elle existe ? Alfons Maeder y répond :

" F.R. avait besoin d'une langue, d'un instrument adéquat à sa pensée. Il vit dans un monde fantaisiste qui doit lui fournir une *compensation* pour l'existence terre-à-terre qu'il a dû mener jusqu'alors. Une langue nouvelle est alors nécessaire à cet esprit naïf pour exprimer des idées si nouvelles, profondes et abstraites, des choses si grandioses, pour décrire un monde si nouveau " (Maeder, 1910, p: 216).

Et il souligne, dans son étude des glossolalies, l'importance de l'*affectivité* et de l'*infantilité*. D'autres soutiendront que cette langue naît de leur croyance, de leur folie. Si Elise va sur Mars, elle doit parler le martien; si elle est princesse hindoue, elle parle le sanscrit. Cette langue est un signe de leur déréalité. Le travail des savants revient à défaire l'aspect étrange de cette langue folle pour la ramener aux langues connues : pour Elise, il s'agit du français ou du magyar.

Seul Jung avance une autre hypothèse. Pour lui, ce passage par la création de personnages imaginaires et de langues étranges est une phase du processus de guérison. En travaillant sur la démence précoce (Jung, [1907] 2001), il fait en effet de la création de langue et de tous les personnages imaginaires qui l'entourent, non seulement un témoignage d'un inconscient collectif mais surtout le signe d'une préfiguration de la personnalité future. La glossolalie n'est pas une langue, elle serait un langage. Elle n'est pas non plus une thérapie, mais serait thérapeutique par la réapparition d'émotions refoulées qu'elle provoque. Pour lui, cette production de langue étrange constitue une phase de la reconstruction de la personne.

Pour les autres savants, elle n'est qu'un texte. Il s'agit d'une langue, pas d'un langage. Certes, elle est une fabrication de l'intérieur du sujet mais qui ne lui apporte rien de plus que le plaisir de provoquer l'intérêt des savants. Elle est le signe de leur folie, et non d'un " pouvoir dire " (de Certeau, 1980) à l'endroit précisément où la science les relègue du côté de l'ignorance.

Tableau V Fabrication

Tous les savants - Henry également - proclament au sujet d'Elise Muller: " Cette langue vient d'elle, de son subliminal, de son inconscient " Ils ont raison. Du moins en partie. Mais il est une question qu'ils ne se posent pas - ou s'ils l'ont posée, ils se sont abstenus d'en garder des traces par écrit - : " Et si cette langue venait aussi d'eux ? " A nouveau, parmi les auteurs de l'époque que j'ai lus, seul Jung affirme qu'il y a ici effet de suggestion : " Le somnambule incarne en quelque sorte, écrit-il, toute idée suggestive, mais en outre, il vit aussi la suggestion par excellence, dans la personne de son médecin ou de l'expérimentateur, avec l'abandon particulier aux hystéries suggestibles. " (Jung, ([1902] 1973, p: 215)

Qu'est-ce à dire ? Les linguistes et les psychologues vont exercer leur science sur le texte de la langue d'Elise. Or ils examinent une langue qu'ils ont contribué à fabriquer par leurs questions. Les scientifiques espéraient qu'Elise Muller leur donne l'occasion de répondre à leurs énigmes, ils rêvaient de découvrir les pouvoirs du psychisme pour Flournoy; la création d'une langue, pour Henry. Ils s'intéressent au texte de la langue, pour en démonter la grammaire, la fabrication des mots. Henry ne pouvait en tant que linguiste pas faire autrement. Même si Flournoy et Henry en appellent à une collaboration entre psychologue et linguiste, ils ne peuvent s'interroger sur les circonstances de cette langue, et la manière dont elle est produite. Est-ce Hélène Smith qui est trop savante, ou les savants qui, par leurs questions, leurs suggestions, par leurs demandes - de traduction, d'écriture - fabriquèrent à travers sa bouche une langue en miroir de leur conception ? Ils voulaient une traduction, une grammaire. Mais le sens leur échappait.

Au début des productions langagières d'Elise Muller, il n'y avait que des gargouillis, des sons inarticulés. Cette première phase n'intéresse pas Henry. Elle est certainement celle où Elise est le plus elle-même. Ensuite, c'est l'intérêt des savants pour ces productions langagières qui la pousse à créer et à répondre. Dès les premiers textes écrits sur elle, Lefébure (1897) et Lemaître (1897) parlent très tôt de ces " miracles linguistiques " et de leur vif intérêt. Il est facile de reconstituer leur jeu de suggestions et de questions à travers les différents textes conservés des séances (Cifali, 1988). Ils disent à Elise : " Cela vient de vous ". Elle pourrait leur rétorquer : " Je n'ai rien créé sans vous; ma langue correspond à ce que vous en attendiez ". Elise n'est pas seule dans la subjectivité et dans la confusion entre l'intérieur et l'extérieur. Eux aussi, au moins en partie. Sans observation de leur part, Elise Muller, mue par sa foi spirite, n'aurait certainement pas passé d'un gazouillis d'enfant à une langue, qui peut se traduire et même s'écrire.

Ces savants, ont-ils réalisé des découvertes ? Flournoy a postulé l'efficacité d'un inconscient, Henry n'a pas pu saisir les mécanismes de la création d'une langue, mais ça lui a servi tout de même comme il l'écrit :

" Que si je m'abuse et que mon travail ne plaise ou ne profite à personne, j'aurai du moins cette satisfaction égoïste, qu'il m'aura été fort utile à moi-même, en me faisant mieux comprendre la nature intime de bien des phénomènes que la linguistique constate, enregistre, étiquette, mais qu'elle n'explique point, parce

que, si elle les expliquait, elle ne serait plus la science des mots, mais celle des idées, et qu'à chacun suffit sa peine" (Henry, 1901, p: 9).

Ils sont déçus, mais prêts à recommencer. Peut-être, une autre fois, réussiront-ils ? Le délire d'Elise ne s'est pas défait sous leur regard objectif, tout au contraire. Science qui observe, langue qui se crée, croyance, inconscient ... délire, hallucination théorique, fabrication, miroir, piège, espoir, désillusion, et alors ?

Il ne faut pas croire. Ils ont évidemment ma tendresse, ces savants qui frôlèrent le délire théorique en s'aventurant là où la science reculait. Je ne puis être sévère, juste parfois fâchée à cause de leurs effets sur le corps d'une femme; ils me sont sympathiques dans les risques qu'ils ont pris. C'est une question qu'ils nous posent, qu'ils me posent. Aujourd'hui qu'est-ce qui me garantit d'un possible délire théorique ? Comment reconnaissons-nous ce délire et y participons-nous ? Nous ne pourrions plus croire à l'existence de Martiens, ni qu'une femme parle la langue de là-bas. Mais nous devons bien avoir d'autres croyances, d'autres quêtes qui nous font risquer ce que Michel de Certeau nomme une "hallucination théorique". Nous, qui sommes les héritiers de ces savants du début du vingtième siècle, qui sommes mus par une même curiosité, quelle position pouvons-nous prendre pour ne pas répéter ? Que retenir de leur quête et de ses limites ? A chacun sa réponse.

Tableau VI Le poète

Dans "*La charpente phonique du langage*", Roman Jakobson écrit : "A la fin du siècle dernier, un intérêt grandissant pour les produits de la créativité verbale et les pulsions subliminales liées à celle-ci était évident dans le monde scientifique et surtout dans les milieux tant linguistiques, psychologiques et médicaux que littéraires. Le cas de glossolalie chez des individus en transe attirait l'attention internationale" (1980, p: 261 à rechercher ?). Outre le linguiste, le psychologue, le médecin, il convoque autour de la glossolalie un autre protagoniste : l'écrivain, et surtout - c'est moi qui l'ajoute - : le poète.

Ce lien est un "peu tiré par les cheveux", je l'avoue, mais le contexte m'y autorise. Je considère ce littéraire, non comme un sauveteur, mais quelqu'un susceptible de redistribuer les cartes, et maintenir une altérité dans la recherche scientifique des trois premiers. Que vient faire le poète dans la recherche scientifique, dans le délire et sa progression, que vient dire le poète à propos de la vérité et de la réalité ? J'introduis le poète qui joue avec la langue et tend un miroir à nos inéluctables dérives. Le poète prend les mots pour faire sentir le vif humain de la langue et du monde, et il me semble que le "parler en langues" d'Elise Muller mérite mieux que nos incrédulités, mieux que notre sérieux face à sa folie langagière. Et s'il me fallait espérer à mon tour - même si je sais que ce n'est pas le "vrai" historique - je préférerais que la langue d'Elise fût entendue pour une tentative poétique sur le chemin de ses retrouvailles avec elle-même. Mais cela ne s'est pas passé comme cela; il nous reste juste à en tirer quelques enseignements pour nous-mêmes. Le littéraire comme altérité de la science, serait-il à même d'interroger notre construction de savoir (Lepénies, 1990 ; de Certeau, 1987) ? Science et poésie, le rapprochement n'est peut-être pas tout à fait indu, pas si fou que cela.

A la lecture d'une épreuve du texte sur la glossolalie à lui soumise par Oscar Pfister, Freud écrit qu'il regrette d'avoir à lui faire des critiques car ainsi " Je me prive du plaisir de lire le roman d'un trait ". Et de terminer sa lettre par ces mots : " Le début de l'analyse des extravagants "discours de la langue" est déjà follement amusant " (Lettre du 18.06.1911, *Correspondance*, 1963, p: 91). Les savants du début du vingtième siècle s'autorisaient parfois à franchement s'amuser. Et nous ? Et moi, qu'ai-je fait livrant ces six tableaux ? De l'histoire ? De la fiction ? Des rapprochements hasardeux où l'on ne retrouve pas la pureté de nos disciplines ? Ai-je recherché une vérité ? Ou seulement un effet de vérité par des procédés littéraires ? Ce n'est pas sérieux, me suis-je avoué à plusieurs reprises. Et pour une fois, cela m'a vraiment fait plaisir.

- CIFALI Mireille (1980) Une glossolale et ses savants: Élise Muller alias Hélène Smith, *La linguistique fantastique*, Paris : Clims-Denoël.
- CIFALI Mireille (1983) Les chiffres de l'intime, postface, in Th. Flournoy, *Des Indes à la planète Mars*, Paris : Seuil.
- CIFALI Mireille (1988) La fabrication du martien : genèse d'une langue imaginaire, *Langages*, n°91.
- DE CERTEAU Michel (1980) Utopies vocales: glossolalies, *Traverses*, 20.
- DE CERTEAU Michel (1987) *Histoire et psychanalyse entre science et fiction*, Paris : Gallimard.
- Correspondance de Sigmund Freud avec le pasteur Pfister (1909-1939 (1963)*, Paris : Gallimard.
- FLOURNOY Olivier (1986) *Théodore et Léopold*, Genève : La Baconnière.
- FLOURNOY Théodore ([1900] 1973) *Des Indes à la planète Mars*, Paris : Seuil.
- FLOURNOY Théodore (1901a) Notice bibliographique, *Archives de psychologie*.
- FLOURNOY Théodore (1901b) Nouvelles observations sur un cas de somnambulisme avec glossolalie, *Archives de psychologie*, t. 1.
- FREUD Sigmund ([1911]1973) Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa (Le Président Schreber), *Cinq psychanalyses*, Paris : PUF.
- HENRY Victor ([1896] 1987) *Antinomies linguistiques*, Paris: Alcan (rééd. Paris : Paris : Didier érudition.)
- HENRY Victor ([1901] 1987) *Le langage martien*, Paris: Maisonneuve (rééd. Paris : Paris : Didier érudition).
- JAKOBSON Roman (1980) *La charpente phonique du langage*, Paris : Minuit.
- JUNG Carl-Gustav ([1902] 1973) Psychologie et pathologie des phénomènes dits occultes, *L'énergie psychique*, Genève : Georg.
- JUNG Carl-Gustav ([1907] 2001) Psychologie de la démence précoce : essai, *Psychogénèse des maladies mentales*, Paris : Albin Michel.
- LACAN Jacques (1981) *Les psychoses*, Paris : Seuil.

- LEFEBURE M.E. (1897) Remarques sur les expériences de M. Lemaître , *Annales des sciences psychiques*, VII, Paris : Alcan, p: 176-180.
- LEMAÎTRE Auguste (1897) Contribution à l'étude des phénomènes psychiques, *Annales des sciences psychiques*, VII, Paris : Alcan, p: 65-88.
- LEMAÎTRE Auguste (1897) Réponse, *Annales des sciences psychiques*, VII, Paris : Alcan, p: 181-188.
- LEPENIES Wolf (1990) *Les trois cultures. Entre science et littérature l'avènement de la sociologie*, Paris : Ed Maisons des sciences de l'homme.
- LOMBARD Emil (1910) *De la glossolalie chez les premiers chrétiens et des phénomènes similaires*, Lausanne-Paris : Bridel.
- MAEDER Alfons (1910) La langue d'un aliéné. Analyse d'un cas de glossolalie, *Archives de psychologie*, t. IX.
- MYERS Frédéric (1885) Automatic Writing , *Proceedings or S.P.R.*
- PFISTER Oscar (1912) *Die psychologische Enträtselung des religiösen Glossolalie und der automatischen Kryptographie*, Leipzig und Wien : Deuticke.